Conscience d'archives et futur : le cas de F. de Saussure et l'École genevoise de linguistique¹

Alessandro Chidichimo

Résumé : En revenant sur le cas emblématique, pour l'histoire de la linguistique, de l'édition posthume du Cours de linguistique générale de Saussure (1916), l'auteur revient sur la question de la temporalité et de la sélection des archives par les deux interprètes de la pensée saussurienne (Bally et Sechehaye). Il s'agit aussi de cerner la conscience d'archive ainsi que le rapport au futur que ces deux linguistes, élèves de Saussure ont développé par rapport aux traces laissées par leur maître.

Mots-clés : conscience d'archives, manque, temporalité, absence, oubli, Saussure, Bally, Sechehaye, linguistique, histoire, édition.

1 *Le Cours de linguistique générale*

En 1913, après la mort de Ferdinand de Saussure (1857-1913), les linguistes genevois Charles Bally (1865-1947) et Albert Sechehaye (1870-1946) essaieront, sans succès semble-t-il, de retrouver dans ses papiers les manuscrits utilisés pour les trois cours de linguistique générale professés à l'Université de Genève (1907-1911). Saussure n'avait pas publié un texte de linguistique générale, qui fut le résumé de sa pensée sur les aspects généraux des sciences du langage. Il y avait certes des consonances dans les textes publiés et dans ses cours, mais rien d'exclusivement dédié à ce sujet². Conséquence d'une presque complète absence de brouillons et textes définitifs de l'auteur³, Bally et Sechehaye, qui n'avaient pas pu suivre les cours, choisirent les notes des étudiants et les rares manuscrits de Saussure en leur possession pour éditer, en 1916, le *Cours de linguistique générale* [CLG]. Dans l'introduction au CLG, ils se montrent prudents

1. J'aimerais remercier sincèrement M. Thomas Robert.

2. Joseph (2012) a montré la continuité entre les divers ouvrages et écritures de Saussure (*cf.* aussi Fehr, 1996).

3. Par « texte définitif » (ou en « état final ») on considère la notion issue de la critique génétique qui le définit comme un texte qui a reçu le bon à tirer par l'auteur, indépendamment du fait qu'il sera publié ou non, ou bien sur lequel l'auteur ne reviendra plus.

par rapport à leurs choix, justement en absence des textes auctoriaux : « Nous nous sommes bornés à recueillir et à mettre en leur place naturelle les indications fugitives de ce programme à peine esquissé ; nous ne pouvions aller au-delà » (CLG : 10⁴).

Tout de suite après la publication du CLG débutera un thème typique de l'histoire des études saussuriennes, à savoir celui de la fidélité du CLG à la pensée de Saussure, avec le compte rendu du CLG par Antoine Meillet (1866-1936), déjà élève de Saussure à Paris, qui inaugure le débat en partant de l'intérieur de la filiation saussurienne⁵.

Les recherches successives se déploieront sur plusieurs niveaux : les sources de la pensée saussurienne ; la relation avec la sociologie, la philosophie et la psychologie ; les recherches philologiques sur la fidélité du CLG aux sources manuscrites. Ce volume, issu d'une recherche philologique et d'archives, changera à jamais l'histoire de la discipline et laissera une trace incontournable dans les sciences humaines. Bally et Secheyne n'ont pas seulement publié le CLG en l'exhibant à la communauté des chercheurs, mais ils ont également établi ce document qui se pose à l'origine des études saussuriennes suivantes, pierre angulaire (*contre* ou *en faveur*) de la linguistique successive et document inéluctable pour les sciences humaines (Colombat, Fournier, Puech, 2010 : 25).

2 Une notion d'archive

Le CLG a été construit en l'absence d'un texte définitif : les éditeurs ont établi une archive. Jacques Derrida (1930-2004) reprend, dans *Mal d'Archive* (Derrida, 1995), une notion classique de l'archive qu'il considère comme déterminée par le lieu où elle se trouve, mais aussi par une loi-texte-document, l'*Arkhe* ; enfin, par les « archontes », les interprètes autorisés par le lieu et les documents auxquels ils ont accès. Le rôle des archontes, archivistes dans un sens plus ample, est de présider la loi, d'en être interprètes. Lieu, loi, interprètes déterminent donc l'archive. Pour la linguistique saussurienne, le lieu serait Genève, où les cours de linguistique générale furent professés et où se trouvent la majorité des documents ; pour la loi-texte, il s'agit des notes des étudiants de ces cours et les manuscrits de Saussure à disposition des éditeurs pour créer la loi-texte par excellence de la linguistique, c'est-à-dire le CLG ; enfin, pour les interprètes présidant à la loi, au verbe saussurien, Bally et Secheyne. Le travail de ces derniers a posé les fondements pour les ramifications successives du CLG : « Le premier archiviste institue l'archive comme elle doit être, c'est-à-dire non seulement en exhibant le document, mais en l'établissant. Il le lit, l'interprète, le classe » (Der-

4. Cette affirmation, qui se voudrait un plaidoyer pour un travail éditorial neutre et minimal, ne correspond pas à la réalité. Les documents d'archives montrent que les discussions, les intégrations et l'organisation des notes arrangées par les éditeurs ont amplement dépassé un simple rangement des diverses parties à leur place naturelle. Le travail de Bally et Secheyne sur les sources représente le mouvement d'ouverture de la philologie saussurienne. À propos de la genèse du CLG, cf. au moins les recherches classiques de philologie saussurienne Godel (1954 et 1957, CLG/E 1967-74), les notes de De Mauro au CLG, en particulier la note 16, p. 11. À propos de l'édition du CLG, cf. Sofia (2015).

5. Meillet, avec Paul Regard, avait à l'esprit de publier un article avec les notes des cours de Saussure prises par Regard lui-même. La discussion sur la priorité de cette publication se passera entre M^{me} de Saussure, Meillet et Bally cf. Sofia (2013).

rida, 1995 : 89). Le travail de Bally et Secheyay sur l'archive Saussure et l'édition et la publication du CLG en ont déterminé l'interprétation successive⁶.

3 Absence et oubli

L'occasion qui s'offrait aux éditeurs du CLG naissait d'une double absence : en premier lieu l'absence de l'auteur, à savoir Saussure ; en second lieu l'incomplétude des documents à disposition qui n'invitait pas à la prospection d'un possible texte définitif pour un cours ou d'autres textes de Saussure qu'il aurait pu viser.

La première absence pose l'auteur du document comme incapable de déstabiliser la lettre, dans le sens de remuer, intervenir dans le texte en vertu de son autorité d'auteur, comme dans le cas des changements qui ocurrent dans un texte qui passe à travers la production et la discussion du manuscrit au parcours éditorial⁷. Bally et Secheyay devaient partir des notes rédigées par les élèves des cours pour reconstruire une représentation de la complexité du discours de Saussure⁸.

La deuxième absence, celle des documents, pose la base pour les hypothèses interprétatives et reconstructives et, donc, pour la réactivation de la trace⁹. Si Saussure avait publié ou laissé un texte pareil, alors il n'y aurait pas eu besoin d'ouvrir ce chapitre d'archive¹⁰. Ce sont plutôt les différences entre le texte publié et les cours qui auront été sujets de recherches philologiques prenant en considération le caractère spécifique du public cible et la partie du commentaire critique. Au-delà de Saussure, il faut considérer que si un auteur avait laissé des gloses explicatives à chaque passage de son ouvrage, la tâche interprétative n'aurait pas cessé, les commentaires étant soumis à leur tour à interprétation et ouvrant une régression à l'infini. La seule façon d'arrêter le cercle interprétatif est la destruction des documents.

Ces deux absences sont deux formes d'oubli.

6. Selon Engler (2003), il faudra toujours considérer la période de la genèse du CLG et l'interprétation donnée par les éditeurs de l'époque pour envisager des témoignages fiables et moins distanciés de la source saussurienne (Voir *Infra*).

7. L'absence de Saussure durant l'édition du CLG marque une différence par rapport à la publication des cours ou des conférences d'auteurs encore vivants. Cette particularité s'ajoute à la différence entre publication d'un cours selon le déroulement des leçons et le travail éditorial de Bally et Secheyay qui ne respectait pas la séquence du cours et prend une forme éditoriale différente de celle de l'édition d'un cours. En outre, il est bien différent de travailler sur les documents d'archives d'un auteur encore vivant, ou quand l'absence nécessaire à l'archivage n'est pas respectée. Dans ce cas, la recherche philologique trouve une limitation en référence à la dernière validation que peut encore donner l'auteur lui-même.

8. La présence de ce témoignage et son exploitabilité certifient l'absence de l'auteur en tant que texte d'origine sans auteur.

9. L'incomplétude qui se présentait apparemment aux éditeurs, et donc le caractère hypothétique de leur travail, sera confirmée par l'histoire des archives qui montrera qu'il y avait en réalité des notes et des projets de textes de linguistique générale par Saussure. Une partie de ces documents a fait l'objet d'enquêtes philologiques par Godel (1954, 1957) 40 ans plus tard, avec la première donation des manuscrits saussuriens à la Bibliothèque de Genève [BGE]. Ensuite un projet plus ample, *De l'essence double du langage*, ne sera retrouvé que 80 ans plus tard (donation 1996 à la BGE).

10. Un cas différent aurait constitué le fait de retrouver, dans les documents saussuriens, un plan de travail ou un index d'un texte à développer à partir des leçons des cours. Un document pareil, sans le texte final correspondant, aurait dû être considéré en tant que témoignage intermédiaire entre un texte destiné aux étudiants et un texte scientifique pour le déroulement du débat. Un index ou plan de travail retrouvé dans les papiers des auteurs montre souvent des changements qui peuvent être incohérents par rapport au texte définitif. Dans le cadre des manuscrits saussuriens, on a des index (p. ex. CLG/E 3297), mais pour établir une typologie du rapport entre index-projet de travail et réalisation concrète et généraliser un tel rapport à tous les documents saussuriens, il aurait fallu avoir le texte définitif, qui n'est pas présent.

Si « la dialectique de présence et d'absence au cœur de la représentation du passé, à quoi s'ajoute le sentiment de distance propre au souvenir » (Ricœur, 2000 : 538), l'oubli intervient en profondeur au point le plus critique du rapport entre présence, absence, distance. Si encore l'absence se détermine par rapport à une présence (virtuelle, réelle ou promise et donc engagée avec le futur), l'oubli pourra l'être par rapport au souvenir. Pour avoir l'oubli, on postule quelque chose à oublier et qu'on pourrait se rappeler en se montrant sous l'habit du souvenir : « C'est en effet dans ce trésor d'oubli que je puise quand me vient le plaisir de me souvenir de ce que j'ai une fois vu, entendu, éprouvé, appris, acquis » (Ricœur, 2000 : 541). L'oubli qui, pour Ricœur, est un « oubli de réserve », où on postule la présence du souvenir, indique la possible présence de l'objet de notre oubli. L'oubli par rapport à la présence se décline au conditionnel, il pourrait y avoir un objet de l'oubli qui se dévoilerait dans le moment de la remémoration du souvenir, mais sans oubli pas de remémoration.

On peut aussi avoir une remémoration sans qu'il y ait eu oubli, comme dans la fausse reconnaissance (Bergson, 1908 ; Virno, 1999) : le sujet se souvient d'avoir vécu quelque chose qui n'est en fait jamais arrivé. Parallèlement, il peut y avoir la présence du sentiment d'avoir un souvenir qui nous échappe, d'avoir oublié quelque chose, sans qu'il y ait vraiment ce qu'il nous semble ne pas se rappeler, ou alors sans avoir consciemment vécu quelque chose et, donc, sans qu'il y ait la possibilité de construire un souvenir et, par conséquent, son oubli. Ce sentiment d'oubli est sans fondement dans la présence. Il est donc possible qu'il y ait un oubli sans qu'il y ait eu un objet et qu'on ait alors la possible remémoration sur la base d'un oubli sans souvenir (Freud, 2004 : 15). Un oubli de ce type garde l'impression du souvenir, il en garde la forme sans contenu : le sentiment d'un manque, d'une perte qui remplit une forme vide, le fantôme de la présence. L'oubli indique donc une place laissée vide, mais en même temps porte avec soi la marque de la présence. Cette forme est faite pour accueillir les possibles présences sans se figer dans une correspondance biunivoque. Dans la perspective des archives, il faudra penser à cette forme d'oubli sans la présence. L'oubli d'archive indique la forme d'un possible souvenir sans qu'il y ait eu forcément un objet du souvenir : un premier mouvement, qui s'ouvre au conditionnel et se développe au futur. Les absences et les nécessaires oublis qui portent en soi la forme de la présence sont une marque initiale permanente. Ce manque constant, cette distance, donne la possibilité d'inscrire les diverses présences : il nous aide à retrouver ce qu'on cherche, mais crée aussi la marge pour ce qu'on ne cherche pas (Lupo, 2012). Après ces premières absences nécessaires, si on regarde l'archive sous ce point de vue différentiel, le jeu entre présence et oubli nous permet alors d'en déterminer les formes de l'archive. Les absences inaugurales, dans cette épiphanie différentielle, nous aident à ne pas oublier, à avoir la possibilité de rappeler le passé, mais aussi à savoir quoi oublier et ce qu'on oublie.

4 Temporalité des archives

Les couples oubli-mémoire, absence-présence, dans le cadre des archives, concernent une temporalité spécifique. Si les archives étaient faites pour garder trace du passé et construire un dépôt d'informations utilisable à loisir, alors elles montreraient une représentation de ce passé et seraient un outil pour décharger notre mémoire, comme

un cahier où nous inscrivons les choses pour ne pas les oublier. Mais l'image de la mémoire en tant que dépôt de données utilisées par les archives pour garantir le témoignage du passé sous la forme de recueils d'informations pourrait être potentiellement illimitée dans cette perspective cumulative. Ce point de vue produit le mirage d'une archive comme un reflet, dans la perspective de tout garder, de tout archiver, jusqu'à songer à une cristallisation de la réalité. Le problème de la sélection des informations, des documents, à garder et de la discrimination des informations utiles sur le moment ou dans le futur se poserait donc : de quelle façon archiver, quand normalement archiver est déjà sélectionner. En outre, nous serions écrasés par l'impossibilité de tout garder et d'arriver à tout lire, utiliser ; et, en ce qui concerne la mémoire, de tout se rappeler et en même temps de l'impossibilité de se soustraire à cette mémoire. Nous serions assiégés par le trop plein, par la quantité des données qui nous entourent et par l'impossibilité de tourner le regard ailleurs, en ayant toujours les souvenirs présents à notre esprit. Deuxièmement, s'il y a ce dépôt séquentiel de documents externe à nous, où on confie une mémoire redoublant prétendument la réalité, alors on s'expose à la perte de cette mémoire¹¹. Une fois qu'on a perdu quelque chose, il n'y a pas de possibilité de le retrouver, parce que la structure cumulative d'informations considère le fait de cumuler comme fonction fondamentale, plutôt que le fait de relier ensemble les données, les informations étant déjà enchaînées structurellement.

Une autre voie est de penser la temporalité des archives avec le regard tourné vers le futur. Cette temporalité de l'archive ne parle pas du présent et même pas du passé, la fonction de l'archive est au futur. On garde, on classe pour déterminer le futur : les archives servent à la sauvegarde de la possibilité d'un futur. Dans ce cas, l'archive produit et est ouverte à une continuelle possibilité en tant que lieu pour accueillir les documents qui seront produits et qui pourront être inscrits dans l'archive. Pour ce faire, il faut que la perte soit déjà inscrite dans la structure de l'archive. Cette exposition originaria signifie qu'on s'expose à la possibilité de remémorer, de retrouver, entre le trésor de l'oubli. L'exposition à la perte devient nécessaire pour activer la dynamique de la reconstruction, pour l'emploi des archives. Les archives, en fait, acquièrent de l'intérêt quand il y a la possibilité de les utiliser. Pour cela, il faut qu'il y ait l'oubli, forme vide et absence fertile. La faculté de l'oubli pour utiliser et rendre vivantes les archives est au sens nietzschéen (Nietzsche, 1874), où un oubli créateur se démontre faculté nécessaire pour une vie heureuse, quand par contre l'absence d'oubli empêcherait de vivre et d'agir :

Un homme qui ne voudrait sentir les choses qu'historiquement serait pareil à celui qu'on forcerait à s'abstenir de sommeil ou à l'animal qui ne devrait vivre que de ruminer et de ruminer sans fin. Donc, il est possible de vivre presque sans souvenir et de vivre heureux, comme le démontre l'animal, mais il est encore impossible de vivre sans oubli. Ou plus simplement

11. « Le désir de garder est aussi inséparable du désir de détruire. C'est que garder, c'est perdre. Si pour garder la trace de ce qui se passe maintenant, je prends une note pour ne pas l'oublier, je l'inscris sur du papier, et je la mets dans ma poche. Si ça s'arrête là, ça veut dire que je perds, j'expose le papier à sa perte. Pour garder, il faut que j'expose à la perte. Cette exposition à la perte, c'est un geste double dont la dualité est irréductible. Vouloir garder en mémoire, c'est exposer à l'oubli. C'est ce que j'appelle "le mal d'archive". Il y a la souffrance liée à l'archive et le désir d'archive. C'est le désir d'archive qui traverse cette expérience de la destructibilité radicale de l'archive. » (Derrida, 1998 : 209.)

encore, il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens, historique qui nuit au vivant et qui finit par le détruire, qu'il s'agisse d'un homme, d'une peuple ou d'une civilisation¹² (Nietzsche, 1874 [1976] : 207).

Sans possibilité d'oubli, pas de remémoration, pas de constructions des lectures de l'histoire. Sans l'oubli d'archive, il n'y a pas de création ni d'archive : « L'archive a lieu au lieu de défaillance originaire et structurelle de la dite mémoire » (Derrida, 1995 : 25). L'oubli et l'absence déclenchent une dynamique au futur, créatrice : pour que l'archive soit mobilisée et utile à la vie – et on ajouterait à la recherche – il faut qu'il y ait de l'oubli et de l'absence¹³.

Si la temporalité des archives ne sert pas au passé, alors le CLG a été construit pour projeter au futur la forme de Saussure et de ses premiers interprètes, les éditeurs. L'archive Saussure accueille les textes futurs qui s'inscrivent dans la trace saussurienne, marqués par l'impression saussurienne. Sans l'établissement de l'archive Saussure on n'aurait pas cette possibilité : « Autant et plus qu'une chose du passé, avant elle, l'archive devrait mettre en cause la venue de l'avenir » (Derrida, 1995 : 56). Une histoire de la linguistique saussurienne sera à partir d'un mouvement qui se projette vers le futur plutôt que d'une tendance à récupérer le passé.

Dans une perspective si ample, déterminée par un carottage continu dans le futur, une archive a des limites. D'une part, en raison du fait que les documents absents, détruits, perdus, ne peuvent pas être récupérés. D'autre part, en raison du fait que l'oubli pose le point de départ pour l'exploration des archives. L'oubli, caractère permanent de l'archive, constitue de l'intérieur une des limites de l'archive même. En même temps, ces limites sont toujours à retracer, même s'il y a un numéro d'archive,

12. Une forme de faculté de l'oubli sera encore présente dans la *Généalogie de la morale* (Nietzsche, 1887), où l'oubli est nécessaire à une vie heureuse et ouvre à la possibilité du présent et à la nouveauté.

13. L'oubli en tant que force créatrice est traité aussi par les historiens de la linguistique : « L'horizon de rétrospection possède une contrainte qui n'affecte pas le territoire de l'historien : il est fini et l'"oubli" y possède une fonction créative » (Auroux, 2006 : 113). D'une façon générale, l'« horizon de rétrospection » (HR) est « l'ensemble des connaissances antérieures » (Auroux, 2006 : 107 ; cf. Puech, 2006 ; Puech, Raby, 2011). L'oubli n'est pas thématiqué de façon explicite, mais il se montre partiellement sous l'habit mondain de la « sélection des sources », des absences dans l'HR sélectionné par les linguistes et par les historiens qui veulent à la fois s'autoriser, avec les discours sur la tradition et sur la continuité dans une filiation et dans un discours métahistorique, réfléchir à leur propre travail. Le tout pour avoir une conscience disciplinaire plus ou moins motivée, synchronique et diachronique, retenue nécessaire ou pas par les uns et par les autres. L'emploi de l'histoire de la linguistique dans l'histoire de la linguistique est un exemple de cette présentification du passé en vertu d'une tradition et d'une volonté de s'autoriser. La considération du futur, les horizons de prospection, ont été annoncés comme le travail à faire : « Si l'histoire "fait voir" c'est en plusieurs sens de "voir", dont l'un semble comme explicité par la fameuse formule de Michelet selon laquelle "chaque époque rêve la suivante". Quels ont été les formes et enjeux des *avenirs projetés* des sciences du langage ? Quels sont-ils aujourd'hui ? » (Puech, Raby, 2011 : 13). Dans le changement de régime des objets, dans la fondation d'une archive et dans l'existence de ce dernier avec cette dynamique qui se déploie au futur, se constitue la possibilité de l'HR : ce qui sera cité, lu, donné à lire, pris comme modèle ou dont on ne parlera pas. Si alors l'établissement de l'archive demande une sélection des sources et donc un HR est la création de l'archive non neutre, l'ordre des objets d'archive est un ordre des choses différent ou, comme nous venons de le dire, est l'absence du premier document. L'archive est l'archétype des possibles horizons rétrospectifs. La constitution d'une archive montre un possible carottage pour l'HR. En même temps, on distingue entre historiens et philologues, dont le travail se montre dans deux directions temporelles diverses, où établir la lettre est le premier pas, fait sur un terrain déjà entamé par l'archive, pour donner l'élan au discours historique. La constitution d'HR, dans le cadre de la constitution de l'archive saussurienne – et on pourrait dire dans tous les mouvements de la pensée qui ont mobilisé une origine liée à la création d'une archive – est un effet à rebours, un après-coup qui arrive après l'événement d'une représentation et actualisation du futur. Il n'est plus question de se donner une histoire, mais de promettre qu'il y aura une histoire.

les documents sont continuellement sujets à de nouvelles classifications par rapport aux ordres thématiques possibles, remaniements conceptuels et matériels où les premiers impactent sur les seconds et vice-versa. L'archive est toujours exposée à des nouveaux oublis.

5 Autoriser les interprètes

Les archives autorisent les interprètes et posent un seuil aux interprétations : qui a accès aux archives semble détenir la vérité.

Ce privilège est lié à la proximité de la source et à l'accès aux connaissances que les interprètes semblent avoir, pour une question liée à quelque chose de similaire au déroulement spatial de la connaissance. Aussi, si l'absence et l'impossibilité qui séparent de l'auteur persistent, l'accès et la proximité aux archives suggèrent une interprétation directe. L'École genevoise de linguistique (EGL) est un exemple de cette autorisation. Bally et Sechehaye, en effet, ont déterminé l'histoire grâce à leur posture archontique, détenteurs de la lettre saussurienne, les seuls qui avaient accès aux manuscrits saussuriens, les seuls à qui la famille faisait confiance et que M^{me} de Saussure consultait pour des questions de gestion de l'héritage saussurien. Pour s'approprier le rôle d'archontes, il a fallu affirmer ce droit (*cf. supra*). Le CLG, dès sa publication, a établi une tradition d'appropriation de la pensée saussurienne ou de se réclamer d'une tradition issue d'une origine saussurienne. C'est dans cette direction qu'ira le CR du CLG par le même Sechehaye, en 1917, et encore Sechehaye, en 1927, lorsqu'il parlera d'École genevoise de linguistique. Les genevois affirmeront leur priorité dans l'interprétation de certains principes saussuriens (Bally, Frei, Sechehaye, 1940), sur l'arbitraire du signe). Ils l'affirmeront aussi à la suite de la pression faite par la relève qui, à son tour, cherchait sa place sous l'emblème saussurien, voir Henri Frei (1899-1980) : « Je me demande, dans ces conditions, s'il ne serait pas d'actualité (et de nécessité : puisque nous formons une école nous devons nous défendre) » (12 mai 1940, BGE Ms.fr. 1999) ; et Serge Karcevski (1884-1955), qui proposera des rencontres périodiques à partir de 1940 qui aboutiront à la constitution de la *Société genevoise de linguistique*. Après le décès de Sechehaye (1946) et Bally (1947), Frei et ensuite Godel ouvriront officiellement la recherche en philologie saussurienne. Ensuite, Rudolf Engler (1930-2003) établira l'édition critique des sources du CLG, qui a été reconnue comme le texte auquel ramener tous les documents d'archives successifs, comme comparaison avec le travail des premiers éditeurs vus comme privilégiés par leur proximité à l'arkhé :

Je souligne et je soutiens toujours qu'il est indispensable de tenir compte de ce « Saussure de 1916 ». Il est à la mesure de l'époque 1916/57 – Saussure comme le voyaient ses proches ; une interprétation, certes, mais aussi fiable que certaines interprétations du « Saussure » chronologique (Engler 2003 : 18).

Avec la découverte de nouveaux manuscrits en 1996, certains chercheurs se sont réclamés comme néosaussuriens, en partant de la représentation d'un vrai Saussure opposé à un faux Saussure du CLG. Dans ce cas également, le grand tournant était la proxi-

mité et l'accès aux sources, mais, pour l'instant, ce courant n'a produit que très peu d'éditions de sources.

6 Conscience d'archive

L'attitude des éditeurs du CLG envers l'archive est plus large qu'une conscience disciplinaire propre aux sciences du langage. Il s'agit plutôt d'une conscience d'archive, d'une attitude des chercheurs envers la fonction des archives en vertu de leur temporalité au futur. La présence d'une telle conscience rend manifeste l'importance des archives et la possibilité de s'attribuer le rôle d'interprètes. La conscience d'archive relie ensemble non seulement les enjeux d'une discipline, l'état des lieux synchroniques et la diachronie, mais s'applique également à la production concrète des documents pour construire l'archive et se projeter dans le futur ; en outre, c'est une conscience des possibilités de lecture de l'archive par l'acteur lui-même et par des tiers qui comporte une conscience de la communication scientifique. Enfin, la conscience d'archive prend en compte une autoréflexivité et un point de vue privilégié de l'auteur qui se déploie vers ses propres documents, face à sa propre archive à venir en vertu du futur de ses documents. La conscience d'archive, en fait, constitue un moment où l'auteur se regarde en tant qu'acteur, a présent à l'esprit le fait qu'il est en train de produire une archive. Cette conscience se dédouble par rapport à celles des possibles lecteurs, archivistes, interprètes. Savoir que sa propre écriture sera archivée implique une pré-sélection des matériaux, un tri et une classification en action durant la rédaction et, ensuite, lorsque l'auteur décide quels documents garder ou jeter. Du point de vue de l'auteur face à sa propre archive, la temporalité est au futur antérieur : 'j'aurai été' est justement la temporalité de celui qui, en écrivant, en menant sa recherche, construit une archive qui lui survivra, dans la perspective du dépassement de lui-même, de laisser des traces, des indices pour ceux qui verront après lui, qui liront non plus malgré lui, mais grâce à lui. La conscience d'archive inscrit le futur antérieur de l'usage de l'archive : « Rappelle-toi de te rappeler l'avenir » (Derrida 1995 : 121).

La linguistique imbibée de Saussure s'est fondée sur un texte construit avec cet esprit. Il ne s'agit plus d'autoriser son propre parcours avec l'emploi de l'histoire, mais d'intervenir dans la formation de l'histoire, être à l'aune du faire de l'histoire, que quelqu'un lira mes écritures qui feront partie de l'histoire. La conscience d'archive agit sur le travail du chercheur et en influence sa pratique d'écriture de recherche. Elle porte en premier plan l'aspect social de la production linguistique, de l'écriture et de la recherche. Savoir que la présence de l'archive signifiera être observé, avoir conscience de faire un geste public d'écriture, influence la formation des archives et montre donc le caractère social de l'archive. On peut penser à la pratique de l'autocensure, l'autolimitation, la sélection de l'écriture et la sélection de la lecture des archives – qu'est-ce que les auteurs nous donnerons à lire : « Un écrivain, c'est surtout quelqu'un qui écrit un testament : quoi qu'il écrive, c'est, comme chose publique, et survivante, de l'ordre testamentaire » (Derrida, 1998 : 208). Mais la conscience d'archive dans l'écriture d'un chercheur génère une différence ultérieure entre écriture publique, destinée à un public, et écriture de recherche, normalement visée à la découverte et au travail personnel intermédiaire entre l'écriture et la publication et non à l'exposition de son propre cabinet de travail et, enfin, de soi-même. Savoir que

les textes qui seront écrits auront un caractère public implique une prise de position par rapport à sa propre écriture. La présence de l'autre devient donc constitutive de l'archive : un laisser une trace pour que d'autres la suivent.

Parmi les linguistes genevois, Bally est le plus représentatif de cette conscience d'archive. Il gère son héritage documentaire et essaie de modeler la représentation de son archive. Dans ses manuscrits, on peut retrouver plusieurs fois des avis ajoutés par l'auteur pour l'utilisation de certaines notes en cas d'une nouvelle édition d'un article ou d'un volume – il s'adresse à lui-même mais aussi aux lecteurs de ses documents (Chidichimo [à paraître]). Dans les notes des cours, on retrouve l'exacte chronologie de leur emploi et réutilisation lors d'années académiques diverses. La conscience ne s'étalant pas seulement aux ajouts, mais aussi aux absences produites à dessein, on voit alors la destruction systématique des épreuves utilisées pour la rédaction de ses publications ou le réemploi du verso des brouillons des volumes et articles publiés. Pratique de Bally qui concerne aussi les épreuves du CLG, ou le brouillon de son *Traité* (Bally, 1909) annoté encore par Saussure. Bally préservera seulement ses propres textes finaux non publiés et certains brouillons et notes préparatoires pour les cours – mais en précisant : « Aucun de ces manuscrits ne doit faire l'objet d'une publication posthume » (BGE, Ms.fr. 5019/12/c) – et éliminera de manière systématique les textes intermédiaires : le détruire pareillement à l'achever étant une autre pratique pour garder le contrôle sur l'archive et sur le futur¹⁴.

7 L'archive au futur

[...] the legend was developing that his lack of publication was proof of a conception of language so powerful that it had to left to others to realise. [...] Besides his own perfectionism, he now had the legendary ideals imposed on him by others to fall short of (Joseph, 2012 : 472).

L'École genevoise de linguistique est le cas par antonomase permettant de voir la conscience d'archive déterminant le comportement des chercheurs et déployant la temporalité des archives.

Le mouvement philologique et d'archive qui produira les archives de Saussure avait été commencé avec une tendance au futur, un désir d'archive, d'achever Saussure déjà du vivant de Saussure lui-même. Bally avait déjà assumé le rôle de diffuseur et d'interprète du verbe saussurien si on considère la période passée par Bally à Paris, entre 1903 et 1904, où il sera en contact avec le milieu de la linguistique parisienne¹⁵. Ce travail continuera en 1908, avec les célébrations pour les *Mélanges Saussure* qui représentent tout un travail d'archivage, fixation, catalogage de l'hypothétique Saussure et qui trouvera son couronnement avec le CLG en 1916, en passant par le décès de Saussure. Mais si l'espace saussurien produit par les interprètes passait essentielle-

14. La même attitude sera gardée par son épouse, Alice Bally, qui ne s'abstient pas d'ajouter des commentaires en marge des textes et de présélectionner les documents pour les archives. Pareillement, on verra la défense du travail des éditeurs par leurs héritiers durant les premières recherches de philologie saussurienne, c'est-à-dire quand d'autres chercheurs commencent à avoir accès aux archives (Chidichimo, à paraître).

15. Je considère une période précédant la nomination de Bally à la chaire de Saussure (cf. Joseph, 2012 : 633).

ment par la linguistique générale, plutôt que par ses publications indo-européanistes, l'idée d'une théorie générale de Saussure était déjà présente. Les textes de Saussure consacrés à la linguistique générale sont attendus par les élèves et les collègues. Le terrain était déjà préparé par plusieurs indices dont on peut essayer une ample catégorisation dans le cadre restreint de cet article, mais qui ne rend pas l'idée du réseau de traces, relations et de la diffusion des informations de l'époque :

- a) Les publications du vivant de Saussure.
- b) Ses participations à des rencontres scientifiques (SLP p. ex.) et au *Colloque des orientalistes* à Genève de 1894.
- c) Les cours parisiens auxquels fait référence Meillet dans son CR du CLG (en particulier, nous considérons celui de gothique, 1885-86, Joseph (2010) ; les premiers cours à Genève, novembre 1891, où sont présents certains concepts généraux sur les langues et le langage, repris aussi dans les journaux, *Le Genevois* et *Le Journal de Genève* (CLG/E, Chidichimo, 2010 et Sechehaye, 2010) qui grossissent le côté des témoignages ; les cours genevois 1891-1913.
- d) Au deuxième degré, nous retrouvons les traces dans des textes par des tiers, p. ex. la notion saussurienne de sémiologie utilisée par Adrien Naville (1845-1930) (Naville, 1901), et dont l'auteur renvoie à Saussure pour la paternité ; ou encore les références à la théorie du signe de Saussure dans la thèse d'Henri Odier (1873-1938) (Odier, 1905).
- e) Il y a les traces dans la correspondance scientifique, donc dans la diffusion de ses idées et dans ses intentions de recherche sur des concepts généraux et sur la méthodologie de recherche, à Paris, grâce aux échanges avec Gaston Paris en 1891 (Décimo, 1994) et Meillet en 1894 (Benveniste, 1964). Mais aussi la lettre à Sechehaye en 1893 (Marchese, 2007) où il est question, toujours, de synchronie et diachronie.
- f) Le rôle des élèves et de l'entourage. En premier lieu, comme nous venons de le dire, Bally et son passage parisien :

Une question avant de terminer. Vous qui êtes un peu dans le secret, ne pourriez-vous me dire si de Saussure publiera bientôt quelques-uns des grandes ouvrages qu'il avait, je crois en préparation. Quand je vois quelle vénération on a pour lui ici, et comme sont accueillis les moindres bribes qui portent son nom, il me semble extrêmement regrettable qu'il se soit pour ainsi dire retiré sous la tente (Juvet à Bally, BGE, Ms.fr. 5002, f.404v., 29 décembre 1905).

Mais aussi, en Suisse, où Bally envoie les notes des cours de Saussure des années 1904 à Max Niedermann (1874-1954) ; et Léopold Gautier (1894-1971) qui depuis Göttingen écrivait à Bally : « On est impatient à Göttingen de voir les *Mélanges*. [...] J'étais fier, en tant que Genevois, d'entendre comment des gens compétents s'exprimaient sur le compte de M. de S. » (BGE, Ms. fr. 5002, f.140, 19 juillet 1908.) Et encore ses autres contacts genevois comme p. ex. Lucien Gautier (1850-1924) auquel Saussure a raconté une partie de ses recherches (il écrira aux éditeurs du CLG après la publication) (BGE, Ms. Fr. 5002, f.159-164).

g) Les entretiens privés avec les élèves comme Albert Riedlinger (1883-1978) et Léopold Gautier, qui sont au courant de la présence des recherches de Saussure qu'il ne publiera jamais.

h) Les notices sur l'activité de Saussure, voire les publications sur les journaux, sur les publications de divulgation de l'Université.

Ce peu de traces indique déjà que la communauté scientifique des linguistes était prête à accepter le CLG, à le lire, le discuter, l'utiliser et le discuter encore une fois, à l'avenir. Il fallait seulement attendre l'absence de l'auteur.

8 La passion des archives

J'ai présenté des suggestions pour penser l'archive autrement, pour la mobiliser en vertu de sa fonction liée à la recherche, vouée à l'action. L'archive mobilisée au futur ne se montre pas par le côté du prédictible, de l'horizon de sens auquel on s'attend. Dans une archive, il y a ce que nous n'attendons pas : l'absence, le manque, l'imperfection, l'approximation, le comble synonymique. L'archive parfaite, qui d'ailleurs n'existe pas, est une archive faite d'absences. Il sera inutile d'aller loin dans ce sens pour chercher cette absence parfaite qui correspondrait au silence. Il faut alors considérer la réalité normative des archives faite de pleins et de vides.

Bibliographie

Papiers Charles Bally, Manuscrit français 5002, 5019/12/c, 5146, 5148/4, Bibliothèque de Genève (BGE).

Société Genevoise de Linguistique, Manuscrits français 1999, Bibliothèque de Genève (BGE).

Archives Littéraires Suisses, Fonds Georges Redard, Bibliothèque nationale, Berne.

AUROUX, S. (1986), « Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques. Les horizons de rétrospection », *Archives et documents de la SHESL*, 7, p. 1-26.

AUROUX, S. (2006), « Les modes d'historicisation », *Histoire Épistémologie Langage*, XXVIII, 1, p. 105-116.

AUROUX, S., COLOMBAT, B. (1999) « L'horizon de rétrospection des grammairiens de l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 27, p. 111-152.

BALLY, C. (1908), « Maîtres et disciples », *Journal de Genève*, 18 juillet, p. 2.

BALLY, C. (éd.) (1908), *Mélanges de linguistique offerts à Ferdinand de Saussure*, Champion, Paris.

BALLY, C. (1909), *Traité de stylistique française*, Klincksieck, Paris.

BALLY, C. (1913), « Ferdinand de Saussure », *La Semaine littéraire*, 1^{er} mars.

BALLY, C., FREI, H., SECHEHAYE, A. (1940), « Pour l'arbitraire du signe », *Acta Linguistica*, II, p. 165-169.

BENVENISTE, É. (1964), « Lettres de F. de Saussure à Antoine Meillet (1894-1911) », *CFS*, 21, p. 89-130.

BERGSON, H. (1908), « Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance », in Bergson Henri, *L'énergie spirituelle*, Éditions Albert Skira, Genève, p. 105-144.

BERT, J.-F. (2014), *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Open Edition Press.

CHIDICHIMO, A. (2010), « Les premières leçons de Saussure à Genève, 1891 : textes, témoins, manuscrits », *CFS*, 62, p. 257-276.

CHIDICHIMO, A., *Les recueils d'opuscules de Charles Bally* [à paraître].

- CHISS, J.-L., PUECH, C. (1994), « F. de Saussure et la constitution d'un domaine de mémoire pour la linguistique », *Langage*, 114, p. 41-53.
- CHISS, J.-L., PUECH, C. (1997), *Fondations de la linguistique : études d'histoire et d'épistémologie*, 2^e éd., Duculot, Louvain-la-Neuve.
- COLOMBAT, B., FOURNIER, J.-M., PUECH, Ch. (2010), *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Klincksieck, Paris.
- DECIMO, M. (1994), « Saussure à Paris (lettres à Gaston Paris et à Paul Boyer, 1888-1908) », *CFS*, 48, p. 75-90.
- DERRIDA, J. (1998), « Archive et brouillon », in *Pourquoi la critique génétique ?*, Contat, M., Ferrer, D. (éd.), CNRS, Paris, p. 189-209.
- DERRIDA, J. (1995), *Mal d'archive : une impression freudienne*, Galilée, Paris.
- ENGLER, R. (2003), « Polyphonie », in *Saussure. Cahiers de l'Herne*, Éditions de l'Herne, Paris, p. 16-19.
- FEHR, J. (1997), *Linguistik und semiologie Notizen aus dem Nachlaß. Texte, Briefe und Dokumente* Gesammelt, übersetzt und eingeleitet, Frankfurt am Main Suhrkamp.
- FREUD, S. (2004), « Remémoration, répétition et perlaboration », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2004/1 n. 9, p. 13-22.
- GODEL, R. (1954, éd.). « Notes inédites de F. de Saussure (par R. Godel) », *CFS*, 12, p. 49-61.
- GODEL, R. (1957), *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Droz, Genève.
- JOSEPH, J. E. (2010), « Saussure's notes of 1881-1885 on Inner Speech, Linguistic Signs and Language Change », *Historiographia Linguistica*, 37 :1/2, p. 105-132.
- JOSEPH, J. E. (2012), *Saussure*, Oxford University Press, New York / Oxford.
- LUPO, L. (2012), *Filosofia della Serendipity*, Guida, Napoli.
- MARCHESES, M. (2007), « Saussure : note di biografia e teoria linguistica in carte inedite del 1893 (Arch. De Saussure 377/8 e 13) », *CFS*, 60, p. 217-235.
- MEILLET, A. (1916), « C. r. de F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 20, p. 32-36.
- NAVILLE, A. (1901), *La classification des sciences*, Alcan, Paris.
- NIETZSCHE, F. (1874 [1976]), *Considérations inactuelles I et II*, Aubier, Éditions Mouton, Paris.
- NIETZSCHE, F. (1887 [1971]), *La généalogie de la morale*, L'Harmattan, Paris.
- ODIER, H. (1905), *Essai d'analyse psychologique du mécanisme du langage dans la compréhension*, Berne.
- PUECH, C. (2006), « Présentation. Histoire des idées linguistiques et horizons de rétrospection », *Histoire Épistémologie Langage*, XXVIII, 1, p. 9-24.
- PUECH, C., RABY, V. (2011), « Formes et enjeux de la rétrospection. (Présentation) », *Histoire Épistémologie Langage*, XXXII, 2, p. 5-14.
- RICOEUR, P. (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris.
- ROTH-LOCHNER, B. (2005), « Les archives littéraires sont-elles des archives comme les autres ? », « *Documents* » de l'Association pour le patrimoine naturel et culturel du canton de Vaud, 7, octobre, p. 7-12.
- SAUSSURE, F. de (1916, 1922), *Cours de linguistique générale*, Payot, Lausanne / Paris. [CLG]
- SAUSSURE, F. de (1967/74), *Cours de linguistique générale*, éd. critique R. Engler, Harrasowitz, Wiesbaden [CLG/E].
- SAUSSURE, F. de (1978). *Cours de linguistique générale*, éd. T. de Mauro, Payot, Lausanne / Paris [CLG/D].
- SECHEHAYE, A. C. (1917), « Les problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle », *Revue philosophique*, 84, p. 1-30.
- SECHEHAYE, A. C. (1927), « L'École genevoise de linguistique générale », *Indogermanische Forschungen*, 44.

SECHEHAYE, A. C. (2010), « Cours de phonétique du grec et du latin, 1891-1892, professé par Monsieur Ferdinand de Saussure », éd. A. Chidichimo, *CFS*, 62, p. 277-285.

SOFIA, E. (2013), « Cent ans de philologie saussurienne. Lettres échangées par Albert Sechehaye et Charles Bally en vue de l'édition du *Cours de linguistique générale* (1916) », *CFS*, 66, p. 181-197.

SOFIA, E. (2015), *La « collation Sechehaye » du 'Cours de linguistique générale' de Ferdinand de Saussure*, Peeters, Leuven.

VIRNO, P. (1999), *Le souvenir du présent Essai sur le temps historique*, Éditions de l'Éclat, Paris.

YEROUSHALMI, H. (1988), « Réflexions sur l'oubli », in *Usages de l'oubli*, Éditions du Seuil, Paris, p. 8-21.